6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.24 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger

Samedi 31 Juillet 1909

OPINIONS

LE

Nouveau Ministère

J'écris ces lignes encore tout vibrant des termes excellents dans lesquels, par l'organe de son chef, le nouveau gouvernement a défini sa politique.

Briand, Millerand, Viviani dans un même ministère, c'est un grand fait historique.

Je voudrais, pour le juger avec clairvoyance, oublier que ces trois hommes sont aussi trois amis, trois compagnons de luttes, avec lesquels dix années de vie commune ont noué des liens, qui ne sont pas seulement politiques.

C'est leur nuance seule dont je veux me souvenir. Tous trois incarnent le socialisme réformiste, et c'est lui, qui, avec eux, entre au gouvernement.

Il y entre sans reniement comme sans fanfaronnade.

Personne ne songe à prétendre que la majorité de la Chambre, pas plus que celle du pays, soit encore acquise à ces idées. Il reste ce fait que la majorité de la Chambre, représentant la majorité du pays, en présence d'une crise ministérielle, à la veille des élections, et anxieuse de faire aboutir les réformes en souffrance, a dû s'adresser, pour les réaliser, aux trois chefs du socialisme réformiste.

Il reste que ces trois hommes, en prenant la responsabilité du pouvoir, ont entendu y entrer avec toutes leurs idées. Les paroles prononcées par Briand à la tribune de la Chambre sont là-dessus d'une netteté qui ne peut laisser place à aucune équivoque.

Ceux qui jugent paradoxale cette situation d'une majorité radicale, obligée de demander à un autre parti des hommes capables de faire aboutir son programme, s'imaginent sans doute que la force du nombre est seule à considérer. Ils méconnaissent la force de l'idéal et l'importance de la méthode.

Dès lors que les questions sociales deviennent la préoccupation dominante des hommes d'Etat, il était fatal que ceux-là qui en ont toujours fait l'axe même de leur politique apparaissent, tôt ou tard, comme les hommes de la situation.

Cette heure a sonné pour nous plus tôt que nous ne pouvions l'espérer. Le socialisme réformiste a dès maintenant la responsabilité du pouvoir. A lui d'en envisager toutes les conséquences et d'en assumer tous les devoirs.

Le premier d'entre eux est de se souvenir qu'il le prend dans des conditions particulières, qu'il n'a pas derrière lui une majorité pleinement acquise à ses conceptions, et qu'il doit choisir, pour en tenter la réalisation, celles-là seulement qui répondent aux aspirations plus ou moins précises de la majorité républicaine. Il s'agit, pour lui, d'être tout à la fois un parti de réformes, faisant servir toute l'influence qui donne le pouvoir à susciter, dans la Chambre et dans le pays, un esprit résolument novateur, et un parti de gouvernement reconnaissant franchement qu'à côté de sa politique propre, il a pris avec le pouvoir la charge des intérêts nationaux et de l'ordre public. Il lui faut, coûte que coûte, improviser une notion de l'ordre, qui ne soit plus la contrainte extérieure, la raison du plus fort, mais l'accord des volontés conscientes, des disciplines nécessaires qui s'imposent à tout pays et plus encore aux pays démocratiques.

Il faut pour cette tâche beaucoup de hardiesse et beaucoup de prudence. Les paroles prononcées par Briand au nom du gouvernement n'en ont pas manqué, et la Chambre a voté, en connaissance de cause, la confiance au nouveau ministère.

La majorité qu'elle lui a donnée est considérable. Je ne suis pas de ceux qui le regrettent. J'ai horreur de l'exclusivisme et des excommunications ; j'aime assez les idées que je sers pour me féliciter de les voir acceptées par leurs adversaires de la veille.

Il sera bien permis cependant de relever avec ironie certains votes et certains applaudissements. Je serais curieux de savoir comment quelques-uns de nos collègues, qui depuis des années ont manifesté pour le socialisme, même le plus modéré, une hostilité farouche, expliqueront à leurs électeurs ce brusque revirement. Ils diront sans doute que les socialistes, dont ils vont désormais fréquenter les antichambres et approuver la conduite, avec la même fidélité qu'ils ont témoignée à tous les gouvernements successifs, ont laissé leur socialisme à l'entrée du ministère. Par la bouche de Briand, ces socialistes ont protesté contre cette prétention injurieuse. Ils ont dit : nous restons ce que nous sommes, à vous de savoir si vous devez nous accorder votre confiance.

Je suis convaincu que nos adversaires d'hier, devenu nos amis d'aujourd'hui, se tireront sans trop d'inconvénients de cette situation un peu embarrassante. J'en serai très heureux, car je ne leur veux pas de mal.

Tout de même, ceux qui n'ont pas attendu, pour prévoir la place que le socialisme prendrait dans la majorité républicaine, qu'un président du Conseil soit choisi dans ses rangs, ont bien le droit de constater qu'ils se trouvent dans une situation plus nette. Ils sont plus à même de prêter au nouveau gouvernement un appui dont on ne pourra suspecter la sincérité. Les idées qui triomphent aujourd'hui, ils les ont affirmées alors qu'il pouvait en résulter pour eux quelque dommage, tant d'autres les accusant d'une audace qui n'était que de la clairvoyance et de la loyauté.

J. PAUL-BONCOUR,
Député de Loir-et-Cher.

Hier & Aujourd'hui

Les "Affaires" Marocaines

C'est avec angoisse qu'on ouvre les journaux ; on éprouve une grande pitié pour ces milliers d'Espagnols massacrés sous les murs de Melilla par la faute d'un commandement, qui n'a rien retenu de nos dures expériences de la Chaouia et du Sud-Oranais ; qui n'a rien prévu pour une lutte qui devait être particulièrement dure, étant donnés le courage, l'audace, l'armement de l'adversaire et l'extraordinaire difficulté du pays.

Pour aggraver singulièrement le désastre marocain, la guerre civile sévit à Barcelone, et, de la Catalogne, gagne la Navarre et l'Aragon. Il semble bien, au surplus, que l'agitation révolutionnaire s'étend à tout le pays, puisque même à Madrid, les manifestations hostiles se succèdent devant le palais royal. Une censure sévère cache à l'Europe la vérité ; elle ne fait encore que filtrer à travers les frontières, mais le fait que les garanties constitutionnelles ont été supprimées pour l'Espagne entière et l'annonce d'une suprême folie, — le remplacement du ministère constitutionnel par un cabinet militaire, — ces mesures si graves, indiquent suffisamment que le gouvernement d'Alphonse XIII se trouve en face, non d'une émeute, mais d'une révolution profonde.

La guerre du Maroc a fait déborder le vase, réveillant brusquement les passions assoupies et soulevant les masses populaires, toujours impatientes de la suprématie des Castilles et du joug odieux d'un cléricalisme insolent.

Les sujets de mécontentement et de surexcitation n'ont pas manqué : M. Maura, président du Conseil des ministres, revenu les pouvoirs pour déclarer la guerre sans contrôle ; devant la gravité des événements à l'intérieur et à l'extérieur, les députés libéraux demandent que le Parlement soit convoqué d'urgence ; M. Maura leur oppose un refus dédaigneux, ou plutôt, pour toute réponse, il envoie à Barcelone, des canons et des mitrailleuses, et il annonce une répression si terrible « que le peuple s'en souviendra longtemps ».

Sans doute, il s'en souviendra ; d'autres aussi peut-être, auront à se rappeler ces paroles criminelles.

Le général Marina est battu, il faut des bataillons nombreux pour le sauver et l'Espagne n'a pas de troupes organisées. Quatre classes de réservistes sont convoquées, ce sont des hommes mariés, des pères de famille qu'on arrache à leurs foyers et, que voit-on ? les fils des riches ne marchent pas ; ils ont pu se faire remplacer ; ce sont les pauvres diables seuls qu'on enlève de force pour les embarquer et les diriger vers les côtes marocaines. Quels éléments pour une armée déjà démoralisée !

Les déserteurs passent les frontières en masses compactes ; toute la nation s'insurge contre la plus impopulaire des expéditions, contre la guerre « des affaires marocaines ».

On connaît l'interview bien significative de M. le comte Romanones, ancien ministre des affaires étrangères d'Espagne et grand brasseur d'affaires.

La région du Riff renferme de colossales richesses minières, des montagnes énormes de minerai de fer de très haute teneur : 75 % du poids brut ; alors que le minerai si réputé de Bilbao ne rend que 50 %.

Dès qu'il eut connaissance de ces gisements, de ce trésor fabuleux, le comte de Romanones fit se constituer — sous son égide — une société au capital de deux millions de francs pour l'exploitation de ces mines.

Or, il se trouva qu'il avait été devancé : sous l'inspiration de M. Etienne, une société s'était constituée déjà à Madrid, avec un président espagnol, Antonio Garcia Alix, et des capitaux français.

Des intrigues se nouèrent et se dénouèrent, au cours desquelles des agents de la maison Krupp et Menesman intervinrent très activement, comptant jouer le rôle du troisième larron. Ils essayèrent d'abord de racheter les mines et les droits de M. Romanones ; ils échouèrent. Ils proposèrent alors une association qui n'aboutit pas.

C'est au cours de toutes ces négociations que les incidents du Riff éclatèrent. Or, il y a six mois, les Kabyles, n'avaient guère d'armes, ni de munitions : ils viennent de montrer qu'ils en sont aujourd'hui abondamment pourvus. D'où viennent ces approvisionnements ? Quels fonds ont payé la contrebande de guerre ?

Le peuple d'Espagne se demande s'il n'est pas le jouet et la victime de financiers cosmopolites : il entend M. Romanones accuser M. Maura de complicité, lui reprochant publiquement d'avoir refusé systématiquement tout concours à la Société espagnole pour favoriser les affaires de la Société étrangère « Union des mines marocaines ».

Ce n'est pas parce qu'il manque de patriotisme que le peuple espagnol refuse de marcher, c'est parce que les causes de cette guerre lui paraissent louches. Si on lui oppose que le drapeau est engagé, il demande pourquoi les riches peuvent se soustraire au devoir de le défendre....

Oui, on blâme les catalans de déchaîner la guerre à l'intérieur pendant que l'armée combat en Afrique : que l'on n'oublie pas l'insurrection des carlistes et des princes débarquant des Baléares, dans des circonstances identiques.

Dans ce pays des « pronunciamentos », où nous avons vu tant de régimes se succéder, est-ce que ce ne sont pas des généraux de coup d'Etat qui ont donné l'exemple au peuple, aujourd'hui révolté ?

G. DESMONS.

CHRONIQUE

LE DOUBLE AVEU

I

Depuis des mois et des mois, la comtesse Marie de Courmont s'en allait, languissant d'un mal mystérieux que la science des plus illustres docteurs paraissait impuissante à guérir. Jeune encore, il semblait que plus rien au monde ne l'intéressât, que plus rien ne sollicitât son désir, ne valût son sourire.

Ses beaux yeux de blonde entrée dans le plein épanouissement de la trentaine, devenaient les vitraux éteints d'un palais, jadis lumineux et bruyant, désormais sombre et désert. Se refusant à sortir, à visiter non plus qu'à recevoir les plus intimes de ses amies, elle passait des journées entières étendues sur sa chaise longue, les mains inoccupées, indifférente aux soucis de sa maison, incapable même d'achever le livre commencé.

Son mari, Pierre de Courmont, se lamentait, désespérant de la voir revenir à la santé. A certaines heures, il eût préféré la savoir atteinte de l'une de ces maladies graves dans lesquelles la vie et la mort se jouent à pile ou face. Au moins pourrait-il lutter contre un ennemi précis, ne plus vivre dans l'angoissante attente de cet inconnu qui ne vient jamais, ne plus sentir sa pensée sauter de l'espoir d'une guérison miraculeuse à la vision d'une mort certaine.

Mais le mal suivait un processus implacable. Il semblait qu'une force inflexible eût fixé sa marche, heure par heure, minute par minute, et que le plus habile des traitements fût aussi incapable de l'arrêter que l'imprudence la plus téméraire de l'accélérer. Nulle souffrance, d'ailleurs, mais une grande fatigue, une prostration complète de l'être dans laquelle sombraient toute force et toute volonté.

Un jour que la malade paraissait plus inerte que jamais, le vieux praticien qui la soignait depuis son enfance prit son mari à part et lui dit :

— Monsieur, votre femme est gravement malade, vous le savez... mais ce que vous ne savez pas et ce qu'il est de mon devoir de vous dire, c'est que nous approchons du dénouement... encore quelques semaines, quelques jours peut-être, et la comtesse ne sera plus...

— De grâce, docteur, sauvez-la... sauvez-la à tout prix...

— La sauver ?... Je le voudrais, certes, mais comment ?... J'ai essayé toutes les thérapeutiques, mais en vain... Et cependant le corps est sain, aucun organe essentiel n'est atteint, ni même lésé.

— Mais, qu'est-ce donc, alors, que cette maladie

— Cette maladie est... morale.

— Laquelle ?

— Ah ! laquelle ?... Je ne suis que le médecin... vous êtes le mari... Vous seul, monsieur, pouvez savoir si votre ménage n'a pas été traversé par un de ces drames qui suffisent quelquefois pour briser une vie.

— Que voulez-vous dire, docteur ?... Ma femme est une honnête femme...

— Je n'ai jamais dit le contraire, monsieur ; vous ne l'avez jamais fait souffrir ?...

— J'ai toujours été un mari attentionné et correct...

— Soit !... Aussi bien, qu'importe la cause... l'effet seul doit nous intéresser... et l'effet, c'est cette maladie nerveuse, ce renoncement volontaire à l'action, cette mort progressive de la volonté... Je ne vois plus qu'un moyen de ramener cette malade à la vie...

— Dites, docteur, quel qu'il soit, je l'essaierai.

— Vous aimez votre femme ?

— Je l'ai follement aimée à l'époque de notre mariage, voilà dix ans... puis peu à peu l'amour s'est assoupi et, il y a deux ans, j'éprouvais un tel besoin de liberté que j'ai quitté Paris et la France pour aller là-bas, en Perse, accomplir une mission archéologique qui, vous le savez, a duré treize mois... mais, maintenant que je crains de la perdre, je me remets à l'aimer..

—Eh bien ! si vous voulez la sauver, vous seul le pouvez... Ce qu'il faut pour la rejeter dans la vie, c'est produire sur son système nerveux un ébranlement violent... vous comprenez, une grande peur ou une grande joie, qu'importe !... mais une secousse qui la dresse soudain, une commotion qui l'ébranle jusqu'aux racines les plus profondes de sa sensibilité.

— C'est bien docteur, je vais chercher.

II

Pierre de Courmont chercha, pendant près d'une semaine, de quelle façon il pourrait déterminer chez sa femme cette crise nerveuse dont sortirait la guérison. Mais aucun des moyens qui se présentèrent à son esprit ne le séduisit. Enfin, las d'échafauder des drames imaginaires qui s'écroulaient aussitôt, il se décida pour une idée très simple, l'une de celles qui lui étaient venues en premier.

Ce soir-là, la comtesse, plus abattue que jamais, semblait consciente de son état. Allongée sur une chaise longue, elle abandonnait à son mari une main qu'il pressait avec émotion, et sa parole se faisait plus douce, plus languissante, plus lointaine, comme si déjà sa voix venait d'outre-tombe.

— Mon pauvre ami... Je te rends bien malheureux... ce n'est pas une existence que la tienne... tu es privé de toutes les distractions de notre monde... et cela par ma faute... mais cette situation ne va pas durer... Je sens que je touche à ma fin... encore un peu de patience, et tu seras libre...

— Je ne veux pas que tu parles ainsi... tu guériras et nous connaîtrons les jours heureux d'autrefois...

— Guérir !... non, non, je sens que c'est impossible...

Et des larmes glissèrent de ses yeux. Il y eut un long silence. Alors, brusquement, Pierre s'agenouilla, prit sa main.

— Ecoute, Marie, je suis sûr que tu guériras... si cependant je devais te perdre, il faut que tu me pardonnes avant de t'en aller...

— Te pardonner ? Et quoi, grand Dieu ?...

— Je ne t'ai pas toujours gardé mon amour... Il y a deux ans, quand je suis parti pour ma mission, je ne suis pas parti seul...

— Tu dis ?

— Cette mission était surtout un prétexte. Je m'étais entiché de Rose Clarmont, la petite actrice des boulevards, et nous avons fui ensemble, vers l'Orient...

— Toi... toi... tu as fait cela ?

— Oui.

Les phrases s'étaient croisées, métalliques et cliquetantes. Peu à peu, le visage morne de la comtesse s'éclairait. Il semblait que la vie, ainsi qu'une marée lente, vînt baigner tout son être. D'un mouvement saccadé, elle s'était accoudée, puis assise. Enfin, le miracle s'accomplit ; brusquement, elle se leva :

— Oh ! mon ami, je te pardonne...

Et, glissant aux genoux de son mari, elle ajouta :

— ...Car, moi aussi, j'ai besoin de ton pardon.

Le comte, ému et heureux d'abord, puis très pâle, demanda :

— De mon pardon... Que veux-tu dire ?

— J'ai été bien coupable, pendant ton absence... je suis tombée dans les bras d'un homme ..

— Malheureuse, est-ce possible ?... Le nom de cet homme ?

— Oh ! qu'importe !... rassure-toi, il était de notre monde... d'ailleurs il est mort.

— Ainsi, c'est donc vrai...

— Hélas ! je n'ai pas fini mon aveu... nous avons eu un enfant... un fils... qu'il a confié à des gens, loin d'ici... et c'est de cela dont je meurs... j'ai un fils... un fils que je voudrais aimer... et je ne peux pas le voir... je ne l'ai pas vu depuis douze mois... Ah ! si tu savais ce que j'ai souffert... si tu savais comme j'ai pleuré... Et puis, j'ai senti que quelque chose se brisait en moi, que c'était fini, que je ne pouvais plus vivre... Et je me suis vu mourir peu à peu, chaque jour davantage...

Tandis que les mots sortaient de ses lèvres, la comtesse s'était relevée, et maintenant elle se dressait, belle de toute sa beauté, dans l'énergie des volontés reconquises.

Mais son mari, d'un geste brutal, l'arrêta.

— Il suffit, madame... Vous reprendrez votre fils, mais à dater de ce soir je ne vous connais plus... demain vous partirez et je règlerai votre situation... désormais, tout est fini entre nous...

— Cependant, je vous avais pardonné vos infidélités.

— Rose Clarmont ?... C'était une invention.

— Une invention ?

— Oui, pour vous guérir... pour galvaniser vos nerfs et vous ramener à la vie... Avouez que j'ai bien réussi.

— Et je vous en remercie, car je veux vivre... et je vivrai, sinon pour vous, du moins pour mon fils.

Armand CHARPENTIER.

Au jour le jour

Gloire et Banquets

Ça finit toujours par des banquets : banquets à Calais et à Douvres, banquets à Londres et à Paris, banquets partout.

C'est tout de même drôle, en y réfléchissant, que pour honorer les grands citoyens de leur vivant on n'ait rien trouvé de mieux que de leur payer à boire et à manger. Car c'est un fait indiscutable, depuis qu'il y a des hommes de génie et qu'on les glorifie, c'est à table que cela se passe.

Il y a entre la cuisine et la célébrité une relation des plus étroites, et si le laurier sert à relever les sauces, les sauces relèvent souvent les lauriers.

On sait des gens qui passèrent à l'histoire, ou plutôt — n'exagérons rien — dont le souvenir reste vivant, grâce à des créations de maître Coq. Et sans vouloir diminuer en rien la gloire de M. de Châteaubriand par exemple, on peut affirmer qu'on parlerait bien moins de lui — dans les restaurants tout au moins — si un cuisinier épris de belles lettres n'avait attaché son nom à un plat.

Et l'on en pourrait dire autant des choses que des gens : Marengo, Crécy, et tutti quanti, sont éternels, parce qu'ils sont des glorieux faits d'armes, c'est entendu, mais surtout parce qu'ils désignent de délicieux potages.

Les cuisiniers d'ailleurs ne prodiguent pas cette marque d'honneur ; tous les gens qui ont leur nom dans l'Annuaire des décorés ne l'ont pas dans le Breviaire des gourmets. Blériot y verra figurer le sien c'est bien certain, et nous aurons avant qu'il soit longtemps, je l'espère, le vol au vent Blériot !

ECHOS

LA LEGENDE DU THE

Il y avait une fois un très pieux ermite qui passait la plus grande partie de son temps en veilles et prières. Mais, en dépit de ses efforts, il lui arrivait quelquefois d'être vaincu par le sommeil, et ses yeux se fermaient au beau milieu de ses dévotions.

Cela le chagrinait beaucoup. Un jour, dans un accès de dépit contre la faiblesse de sa nature, qui ne se prêtait pas à son gré aux exigences de sa piété, il se coupa les paupières — coupables d'être closes avant la fin de ses oraisons — et il les jeta dédaigneusement à terre. Le Dieu qu'il priait fut ému de son zèle, et, pour l'en récompenser, il fit aussitôt sortir un arbuste de l'endroit même où les paupières de l'ermite étaient tombées. Cet arbuste, inconnu jusqu'alors, était le théier. Et c'est pour cela, ajoute la légende que les feuilles du théier sont fines comme des paupières, frangées comme des cils, et qu'elles possèdent le pouvoir d'éloigner le sommeil.

Qui donc aurait jamais pensé qu'une tasse de thé n'était qu'une décoction de paupières d'ermite !

BULOW'MANIE

L'Allemagne est en train de s'éprendre d'un vif engouement pour M. de Bulow, le ci-devant chancelier.

Tandis que le nom du prince va être donné à l'un des squares de Berlin, M. Ballin, directeur général de la ligne Hambourg-Amérique, informe l'ancien chancelier que le prochain transatlantique de luxe, lancé par la Compagnie, serait baptisé *Prince-de-Bulow*.

Déjà, les mêmes honneurs lui ont été rendus par une foule d'industries. On a donné son nom à un restaurant qui l'a pris pour enseigne, à un cigare qui se vend comme des petits pains et même à un... hareng !

Le *Bismarck Herring* fut longtemps en faveur sur les tables germaniques ; il aura désormais, dans le *Bulo wHerring*, un redoutable compétiteur.

Ces menus honneurs sont la monnaie de la gloire ; mais ils suffisent à immortaliser un nom.

TOURCOING
capitale de Bohême

Trois cents Romanichels ont planté à Tourcoing les tentes de leurs campements des riches et des pauvres.

Tourcoing est, en ce moment, capitale de Bohême !

Environ trois cents romanichels y ont planté leurs tentes : ces toiles bariolées près de la gare principale, dans un vaste terrain de la rue de l'Epidème. Ce sont gens de Galicie, dit-on. A la vérité ce sont là de ces coureurs de grand chemin dont la race vagabonde prend son origine dans le vieux royaume de la reine de Saba...

Il y deux ans, quelques tribus de cette armée étaient venues s'installer à Hellemmes. Le pays du Nord fut sans doute signalé comme favorable car au début de la semaine dernière, par la route de Belgique s'amenaient à Tourcoing les premières voitures de la grande famille bohémienne, traînées par des haridelles aux longues crinières.

Promptement les tentes furent dressées en deux camps bien distincts : celui des riches, celui des pauvres.

Dans le camp des riches on ne croise que des gaillards aux crinières soigneusement calamistrées, aux vêtements surchargés de broderies, de brandebourgs, d'applications bigarrées, de boutons énormes en lourdes poires d'argent. Ces aristocrates de la grand'route roulent précédement des cigarettes qu'ils grillent avec nonchalance au seuil des tentes.

Sous les toiles, dans un capharnaüm coloré de tapis, de glaces, de voiles rouges et verts, de bibelots, de verroteries, les dames paressent, étalées sur d'épais coussins. Leurs bougements révèlent des colliers pesants de médailles, d'amulettes. L'ambre y fait tinter l'argent et l'or. D'antiques monnaies cliquètent contre des fétiches de verre vulgaire.

Un samovar géant laisse voluter vers le velum pourpre, du haut de la tente, sa vapeur bleutée. Les tasses circulent et les vieillards aux barbes de patriarches bibliques cèdent un instant leurs longues pipes à chaînettes d'argent aux aïeules à masques de Macbeth, pour goûter au breuvage odorant...

Le « farniente » règne dans ce quartier des riches où les hommes portent des fortunes en billets de banque dans leurs ceintures, où les femmes ont des bijoux fastueux par souvenir peut-être de la vieille reine de la légende, la souveraine de Saba, de magnifique mémoire.

Dans le campement des pauvres, de ceux qui exécutent toutes les besognes des tribus une animation plus fébrile secoue les êtres.

Les oripeaux des habitants sont sordides. La crasse est maîtresse. Une fille cherche les poux dans la tête d'un enfant. Les hommes sont partis en ville à la recherche de chaudrons qu'ils répareront, étant fort experts en ce métier.

Les femmes sont sur le seuil des tentes guettant les visiteurs pour leur soutirer quelque argent. « Dix francs, mottsieû, pour photographier tous, avec petites femmes très gentilles ! » Et tant pis pour le naïf qui y va de sa pièce, car aussitôt la bande des femmes s'éparpille, crie comme de la volaille apeurée, et disparaît sous les tentures du campement...

LE CAMPEMENT BOHÊMIEN

Depuis une semaine une foule énorme a défilé curieusement dans le camp des romanichels.

Combien de temps resteront-ils encore là, ces pittoresques descendants des gueux d'Egypte, des gitanos que Callot immortalisa de son subtil burin ?

Tourcoing commence à être fatiguée déjà de son rôle de capitale de Bohême. Elle ne serait pas fâchée de rendre aux grands chemins ses hôtes aventureux, guenilleux, arrogants, princes du Soleil Levant et margraves de la Belle-Etoile, peut-être issus du pays mystérieux des sources du Nil mais en marche vers quelles destinées plus mystérieuses encore ?

WILL.

LE TSAR A CHERBOURG

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE QUITTE PARIS POUR ALLER SALUER DANS LES EAUX FRANÇAISES L'EMPEREUR DE RUSSIE

Paris, 30 juillet. — A l'occasion du passage du tsar dans les eaux françaises et pour le saluer au nom du gouvernement de la *République*, M. Fallières est parti cet après-midi, à une heure quarante-cinq, pour Cherbourg.

A son arrivée à la gare, M. Fallières a été salué par MM. Beaugey, directeur, Tony Reymond, secrétaire général, et Camille Lyon, vice-président du conseil d'administration des chemins de fer de l'Etat.

M. Briand, président du conseil, M. Barthou, ministre de la justice, et tous les ministres et sous-secrétaires d'Etat présents à Paris étaient venus sur le quai de la gare pour saluer le président.

S'y trouvaient également MM. de Selves, préfet de la Seine, Lépine, préfet de police, le général Dalstein, gouverneur militaire de Paris, et un grand nombre de personnalités du monde diplomatique et militaire.

Le président était accompagné de MM. Ramondou, Armand Mollard, introducteur des ambassadeurs ; le capitaine de frégate Laugier, le lieutenant-colonel Griache, le commandant Bard, Marc Varenne, chef du secrétariat particulier ; de Fouquières, sous chef du service du protocole.

Le vice-amiral Touchard, le général d'Amade et le commandant Guise, qui seront attachés à la personne des souverains russes, ont pris place également dans le train présidentiel, ainsi que MM. Nelidov, ambassadeur de Russie ; le prince Viazemsky, secrétaire de l'ambassade ; A. Nelidov, attaché à l'ambassade ; le capitaine de corvette Pogoulaief, attaché naval.

MM. Pichon, ministre des affaires étrangères ; le général Brun, ministre de la guerre ; le vice-amiral Boué de Lapeyrère, ministre de la marine ; Chéron, sous-secrétaire au ministère de la marine ; Georges Louis, ambassadeur de France en Russie et M. Hennion, directeur de la Sûreté générale, sont partis également pour Cherbourg.

Avant de monter dans son wagon, le président de la République a remis les insignes d'officier d'académie à des employés de l'Ouest-Etat : MM. Lambert et Lotz, ingénieurs, à Sotteville ; André et Georges Birez, de Paris ; Frère et Carlier, de Dieppe ; Louvrier, de Paris, et Delongeaux, chef de gare au Havre.

Au moment où le train présidentiel s'est mis en marche, les voyageurs des trains voisins ont poussé des acclamations à l'adresse de M. Fallières et des ministres présents.

A CHERBOURG

UNE CONFERENCE SOCIALISTE EMPECHEE

Cherbourg, 30 juillet. — La conférence socialiste organisée contre la réception du tsar en France n'a pas eu lieu ce soir, faute de local que ni la municipalité ni les partis coutiliers n'ont voulu accorder. Compère-Morel, député d'Uzès, Renaudel et Mars, maire d'Equourville, devaient prendre la parole à cette réunion.